

remercie, lui dit-il, de cette dernière leçon que ta vertu vient de me donner : oublie la malheureuse proposition que j'avais eu la faiblesse de te faire. Je ne sais si, à mon tour, je n'aurai point à me plaindre de l'injustice des hommes; mais ce que je te promets, en te quittant, c'est que je n'enfreindrai jamais volontairement la loi de Dieu.»

Dernier présent d'une sœur.

Une dame, mourant à la fleur de l'âge, envoya en don à sa sœur l'exemplaire du Nouveau Testament dont elle se servait habituellement, avec cette lettre :

« Ma sœur, ma chère Catherine, je t'envoie un livre dont l'extérieur n'est pas enrichi de dorures, mais dont l'intérieur l'emporte infiniment sur l'or et les pierres précieuses : c'est l'Évangile de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Si tu le lis avec un esprit humble et docile, il te conduira à la seule félicité digne de ce nom, à la jouissance de la vie éternelle; il t'enseignera à bien vivre et à bien mourir. Par lui, tu acquerras des richesses qu'aucun homme ne pourra te ravir. Demande avec ardeur, comme David, l'intelligence de cette loi sainte et la grâce d'agir d'une manière qui y soit conforme. Prépare-toi dès ce moment à ta dernière heure : ceux qui sont jeunes peuvent se voir aussi promptement enlevés que les vieillards, si Dieu les appelle. Ne pleure pas sur ma fin, ô ma sœur bien-aimée. Réjouis-toi plutôt avec moi de ce que je vais passer de la corruption à l'incorruptibilité : car j'ai la ferme espérance que, par la perte de cette vie qui ne dure qu'un instant, je gagnerai celle qui ne finit jamais, et où je désire ardemment que tu entres un jour avec moi. Dans cette attente, que l'amour du Seigneur te garde, afin que tu vives et que tu meures dans sa crainte, et que tu persévères sans cesse dans l'intégrité d'une vie chrétienne. Adieu, ma sœur, mets toute ta confiance en Celui qui est notre seule force ! »

DEUXIÈME PARTIE

DEVOIRS DE L'HOMME ENVERS LUI-MÊME

§ I. PERFECTIONNEMENT MORAL.

CONSCIENCE.

La conscience parle à tous les hommes qui ne se sont pas, à force de dépravation, rendus indignes de l'entendre :

Nul ne peut être heureux s'il ne jouit de sa propre estime :

Une conscience pure est un doux oreiller sur lequel l'homme de bien seul peut reposer. (*Divers auteurs.*)

Le contentement de soi-même est la preuve et la récompense de la bonne conduite. (B.)

Pur dans les actions et dans les paroles, sois pur aussi dans tes pensées, et règle-les si bien, que, si l'on te demandait à quoi tu penses, tu puisses toujours faire une réponse prompte, sincère, et en même temps honorable pour toi. (*Moralistes anciens.*)

Celui dont la conscience est pure et tranquille, trouve du charme à tout ce qui l'entoure; c'est pour lui seul que la nature est belle. (B.)

Témoignage intérieur.

La miséricorde divine avait conduit un jeune homme vicieux dans une société d'hommes dont les mœurs étaient saintes et pures. Il fut touché de leurs vertus. Il ne tarda pas à les imiter et à perdre ses anciennes habitudes. Il devint juste, sobre, patient, laborieux, bienfaisant. On ne pouvait nier ses œuvres; mais on leur donnait des motifs odieux : on voulait toujours le juger par ce qu'il avait été, et non par ce qu'il était devenu. Cette injustice le pénétrait de douleur. Il répandit ses larmes dans le sein d'un solitaire. « O mon fils, lui dit le vieillard, tu vaud mieux que ta réputation; rends grâce à Dieu. Heureux celui qui peut dire : « Mes ennemis et mes rivaux censurent en moi des vices « que je n'ai pas ! » Que t'importe, si tu es bon, que les

hommes te soupçonnent d'être méchant? N'as-tu pas pour te consoler deux témoins éclairés de tes actions : Dieu et ta conscience? »

Bonne conscience et mauvaise conscience.

Le maître d'école d'un village situé sur les bords du Rhin donnait un jour sa leçon aux enfants de la commune, qui étaient assis autour de lui, et qui l'écoutaient avec plaisir : car sa manière d'enseigner était pleine de force et de douceur. Il parlait en ce moment de la bonne et de la mauvaise conscience, et de la secrète voix du cœur.

Lorsqu'il eut fini, il demanda à ses élèves : « Quel est celui d'entre vous qui pourra me faire une comparaison sur ce sujet? »

L'un d'eux s'avança en disant : « Je pourrais bien en dire une; mais je ne sais pas si elle est juste.

— Voyons toujours, » répondit le maître; et l'enfant continua ainsi :

« Je compare le trouble de la mauvaise conscience à ce que j'ai éprouvé un jour lorsque les soldats ennemis passèrent par notre village. Ils emmenèrent de force mon père avec notre cheval. Comme mon père ne revenait point, ma mère pleurait et se lamentait, ainsi que nous tous, et elle m'envoya à la ville, à la recherche de mon père. J'y allai, mais je revins tard dans la nuit, et le cœur bien triste, car je n'avais pas trouvé mon père.

« C'était par une nuit obscure d'automne : le vent grondait et sifflait entre les chênes, les sapins et les rochers; les chouettes et les hiboux criaient. J'avais dans mon âme le pressentiment que j'avais perdu mon père, et je me représentais la douleur de ma mère quand je reparaitrais seul à la maison. A cette idée, je fus saisi d'un frisson mortel; le mouvement d'une feuille m'épouvantait, et je pensais en moi-même : Voilà ce que doit éprouver l'homme qui porte en lui une mauvaise conscience.

1. Pour exercer l'intelligence des enfants, dans les écoles d'Allemagne, on leur demande souvent de faire des comparaisons sur divers sujets.

— Enfants, dit alors le maître, voudriez-vous marcher ainsi au milieu des ténèbres, cherchant en vain votre père, et n'entendant que la voix de la tempête et les cris des oiseaux de proie?

— Oh ! non, » s'écrièrent tous les enfants à la fois, en frissonnant.

L'enfant recommença à raconter : « Une autre fois, dit-il, je fis le même chemin avec ma sœur. Nous étions allés acheter à la ville toutes sortes de jolis cadeaux pour une petite fête que mon père voulait donner à ma mère le lendemain. Nous revenions tard dans la nuit, mais c'était au printemps; le ciel était clair et beau, la nature était calme, et il régnait partout un si profond silence, qu'on entendait le murmure de la source qui coulait le long du chemin; et au loin tout alentour les rossignols chantaient dans les buissons. Nous marchions ensemble, ma sœur et moi, nous tenant par la main, et le cœur si content que nous n'avions pas envie de parler; et nous rencontrâmes notre bon père, qui venait au-devant de nous. Alors je me dis en moi-même : Voilà ce que doit éprouver l'âme de l'homme qui a fait le bien. »

Le jeune garçon se tut. Le maître regarda un instant ses enfants avec amitié; puis ils s'écrièrent tous ensemble : « Oui, nous voulons devenir des hommes de bien ! »

Bonheur qui naît d'une conscience pure.

Un soir un pêcheur, vénérable par son âge et par ses vertus, venait de monter sur une nacelle avec son fils et s'avançait sur la mer pour jeter ses filets dans les roseaux qui bordaient le rivage de plusieurs îles voisines. Le soleil se plongeait au sein de la mer, et les flots et le ciel semblaient tout en feu.

« Ah ! que tout est beau autour de nous ! dit avec ravissement le jeune homme. Voyez comme le cygne, entouré de sa joyeuse couvée, se plonge dans le reflet doré du ciel ! Voyez comme il navigue, comme il trace des sillons dans les flots, comme il déploie ses ailes ! Dans ce bosquet qui

borde le rivage, quel agréable murmure font entendre ces hauts peupliers ! Et, dans cette île, comme ces blés encore verts s'agitent et se ploient doucement au souffle du zéphyr !



Que la nature est belle combien elle nous rend contents et heureux !

— Oui, répondit le père, la nature nous donne des plaisirs purs. Tu goûteras toujours ces plaisirs, mon fils, si tu es homme de bien, si des passions violentes ou coupables ne viennent point troubler ta vie.

« O cher enfant ! Une conscience tranquille, voilà le plus précieux de tous les biens.

« C'est en me conformant à ce principe, ô mon fils, que j'ai vécu heureux jusqu'à ce jour.

« Depuis le moment de ma naissance, soixante fois la forêt qui environne nos cabanes s'est parée de verdure ; cette longue vie s'est passée comme un beau jour de printemps, au milieu du calme et des plaisirs purs.

« Toutefois je n'ai pas été exempt de toute affliction.

« Souvent, fendant la mer avec ma légère nacelle, je

fus surpris par la tempête. Ma barque restait suspendue sur la cime d'une montagne d'eau ; et soudain, avec un fracas épouvantable, les flots retombaient, et moi avec eux. Les muets habitants de la mer tremblaient lorsque le bruit du tonnerre et des vagues retentissait au-dessus d'eux, et ils se réfugiaient au fond de l'abîme ; moi, je croyais voir chaque flot ouvrir pour moi une tombe humide, et les vents soufflaient avec fureur, et des fleuves pleuvaient sur ma tête.

« Mais bientôt la fureur des vents se calmait, l'air devenait serein, et j'apercevais dans le paisible miroir des flots l'image du ciel. Bientôt l'esturgeon au dos bleuâtre et à l'œil rouge, retiré au milieu des herbes marines, sortait de son asile ; de nombreux poissons bondissaient sur les flots où se réfléchissait le soleil, et le calme et la joie renaisaient dans mon cœur.

« O mon fils ! c'est toi surtout dont la tendresse a fait mon bonheur. Tu as été jusqu'ici docile à mes leçons ; suis-les toujours, et tu seras heureux comme moi, et la nature sera toujours belle à tes yeux. »

AMENDEMENT.

Je n'ai qu'une seule affaire, qui est de m'étudier, de m'approfondir, et surtout de me vaincre, pour me rendre digne de parvenir à la vérité. (FÉNELON.)

La vertu n'entre que dans une âme cultivée, éclairée, perfectionnée par un exercice continu : nous naissons pour elle, mais non pas avec elle. Les hommes les plus heureusement nés ont, avant de s'être instruits, des dispositions à la vertu, mais ne sont pas encore vertueux :

Il n'y a pas de légèreté à revenir d'une erreur qu'on connaît et qu'on déteste. Il faut avouer ingénument qu'on n'a pas bien vu, qu'on s'est trompé. Persister, en pareil cas, ne peut être que l'effet d'un sot orgueil. (Moralistes anciens.)

L'aveu des fautes ne coûte guère à ceux qui sentent en eux de quoi les réparer :

Personne ne souffre plus doucement d'être repris, que celui qui mérite d'être loué. (M^{me} DE LAMBERT.)

C'est sans doute un mal que d'être plein de défauts ; mais c'est encore un plus grand mal que d'en être plein et de ne point vouloir les reconnaître, puisque c'est y ajouter encore celui d'une illusion volontaire. (PASCAL.)

Le repentir est une vive douleur, à laquelle se mêle pourtant un charme secret, parce qu'en gémissant de notre faute, nous jouissons intérieurement du sentiment qui nous la fait détester, et que, par cela même que nous nous trouvons coupables, nous nous sentons meilleurs. Ainsi l'on trouve presque toujours de la douceur aux larmes que le repentir fait couler, et les sanglots qu'il arrache portent le calme dans la poitrine qu'ils déchirent. (B.)

Examen journalier.

Le célèbre philosophe Pythagore¹ prescrivait à ses disciples de rentrer tous les soirs quelques instants en eux-mêmes et de se faire ces questions : « Quel est l'emploi que j'ai fait de ma journée ? Dans quels lieux suis-je allé ? Quelles personnes ai-je vues ? Qu'est-ce que j'ai fait ? Qu'est-ce que j'ai omis ? »

Cette pratique est excellente. Tout homme jaloux de s'améliorer lui-même et de travailler à son bonheur doit tous les jours consacrer quelques moments, soit avant de se livrer au sommeil, soit le matin à son lever, à repasser dans son esprit ce qu'il a fait, dit, entendu, observé dans la journée précédente. Cet examen fugitif et rapide occupe précisément une portion de temps perdue pour tous les hommes, et qui est ainsi retrouvée et employée de la manière la plus fructueuse. On saisit ce moment, qui semble indiqué par la nature, et dont la vie sociale elle-même permet toujours la libre disposition, pour descendre dans son âme, pour se recueillir, pour se rappeler tout ce qu'on a vu, remarqué, appris, tout ce qu'on a pu faire et dire avec sagesse ou imprudence, utilement ou inutilement, au profit ou au désavantage de son corps, de son esprit et de son âme. On se rend un compte exact et sévère de l'emploi de tous ses instants pendant l'intervalle des vingt-quatre heures qui ont précédé. On adresse, pour ainsi dire, cette question à chaque jour qui vient de s'écouler : « En quoi m'as-tu profité pour mon perfectionnement physique, moral, intellectuel, pour mon bonheur ? »

1. Né à Samos, en Grèce ; mort en Italie vers l'an 489 av. J. C.

Efforts courageux et assidus.

Un jeune homme avait conçu la généreuse résolution de se corriger de ses défauts et d'entrer dans la voie de la sagesse. Mais, en s'examinant sérieusement, il se trouva si faible pour le bien, si accoutumé au mal, si rempli d'imperfections et de vices, qu'il perdit courage, regardant une œuvre si difficile comme impossible, et ne sachant par où commencer. Un sage vieillard, à qui il découvrit l'état de son âme, le consola et l'encouragea en lui racontant cette parabole :

« Un homme envoya son fils à la campagne pour y défricher un champ tout couvert de ronces et d'épines. Le jeune homme, voyant combien ce travail devait être long et pénible, désespéra d'y réussir. Au lieu de commencer l'ouvrage, il se coucha à l'ombre d'un arbre et s'endormit. Il ne fit donc rien ni ce jour-là ni les jours suivants.

« Le père vint voir ce que son fils avait fait, et trouva que le jeune homme, épouvanté par la longueur du travail, ne l'avait pas seulement commencé. Au lieu de témoigner du courroux à son fils, il lui dit avec douceur : « Je te demande de défricher pendant ta journée seulement ce petit coin du champ, » et il lui montra un morceau de terre qui faisait à peu près la dixième partie du tout. « Oh ! pour cela, bien volontiers, dit le jeune homme ; c'est bien facile. » Il se mit à l'ouvrage de bon cœur, et dès le soir sa tâche était faite. « Eh bien, mon enfant, fais-en autant chaque jour, et, ainsi divisée, cette tâche, qui te paraît si immense, sera courte et facile. » Le jeune homme, docile à ce conseil, partagea lui-même le champ en dix portions égales ; au bout de dix jours, tout fut achevé, et ce champ, jusqu'alors hérissé de ronces, devint un jardin qui se couronna de fleurs et de fruits.

« C'est ainsi, dit le sage vieillard, que vous devez en user à l'égard de vos défauts. Commencez par combattre la passion qui vous domine davantage, ensuite vous tâcherez de vaincre successivement les autres, et la paix rentrera dans votre cœur. »

Extirpation des vices dès leur naissance.

Un sage de l'Orient, interrogé par ses disciples sur la manière de combattre les passions, leur répondit par cette figure : il était alors dans un lieu planté d'arbres. Il commanda à l'un des disciples d'arracher un tout jeune arbre qu'il lui montra, et le disciple l'arracha aussitôt, sans aucune peine, d'une seule main. Il lui en désigna ensuite un autre un peu plus grand, que le jeune homme arracha aussi, mais avec un peu plus d'efforts, en y mettant les deux mains. Pour en arracher un troisième, qui était beaucoup plus fort, il fallut qu'un de ses compagnons l'aidât, et encore n'en vinrent-ils à bout qu'avec assez de difficulté. Enfin, le sage leur en montra un qui était beaucoup plus gros. Tous les jeunes gens unirent leurs efforts et ne purent jamais réussir à le déraciner. « Mes chers enfants, leur dit le sage, il en est ainsi de nos passions : au commencement, quand elles ne sont pas encore enracinées, il est facile de les arracher pour peu qu'on prenne soin de les combattre; mais lorsque, par une longue habitude, on leur a laissé prendre de profondes racines dans le cœur, il est presque impossible de les extirper. »

Moyen de faire des progrès dans la vertu.

« Dans ma jeunesse, dit Franklin¹, je conçus le difficile et hardi projet d'arriver à la perfection morale. Je désirais me préserver de toutes les fautes dans lesquelles un penchant naturel, l'habitude ou la société pouvaient m'entraîner. Ce fut dans ce dessein que j'essayais la méthode suivante. Je réunis, sous douze noms de vertus, tout ce qui se présenta à moi comme nécessaire ou désirable; j'attachai

1. Benjamin Franklin (1706-1788), né à Boston, en Amérique, d'une famille pauvre, fut d'abord ouvrier imprimeur, et acquit ensuite, par son travail et par sa bonne conduite, une grande célébrité et des richesses con-

sidérables. Il a beaucoup contribué à l'affranchissement des colonies anglaises qui sont devenues les États-Unis d'Amérique. On doit à Franklin de précieuses découvertes sur l'électricité et l'invention du paratonnerre.

à chacun de ces noms un court précepte pour exprimer l'étendue que je donnais à leur signification.

« Voici les noms des *vertus* avec leurs préceptes :

1. *Tempérance*. — Ne mangez pas jusqu'à être appesantis; ne buvez pas jusqu'à vous étourdir.

2. *Silence*. — Ne dites que ce qui peut servir aux autres ou à vous-même. Évitez les conversations oiseuses.

3. *Ordre*. — Que chaque chose chez vous ait sa place, et chaque affaire son temps.

4. *Résolution*. — Prenez la résolution de faire ce que vous devez; et faites, sans y manquer, ce que vous avez résolu.

5. *Économie*. — Ne faites de dépenses que pour le bien des autres ou pour le vôtre, c'est-à-dire ne dissipez rien.

6. *Travail*. — Ne perdez pas le temps. Occupez-vous toujours à quelque chose d'utile. Abstenez-vous de toute action qui n'est pas nécessaire.

7. *Sincérité*. — N'usez d'aucun mauvais détour; pensez avec innocence et justice; parlez comme vous pensez.

8. *Justice*. — Ne nuisez à personne, soit en lui faisant du tort, soit en négligeant de lui faire le bien auquel votre devoir vous oblige.

9. *Moderation*. — Évitez les extrêmes. Gardez-vous de ressentir les torts aussi vivement qu'ils vous semblent le mériter.

10. *Propreté*. — Ne souffrez aucune malpropreté, ni sur votre corps, ni sur vos vêtements, ni dans votre maison.

11. *Tranquillité*. — Ne vous laissez pas troubler par des bagatelles ni par des accidents ordinaires ou inévitables.

12. *Humilité*. — Imitiez Jésus.

« Mon dessein étant d'acquérir l'habitude de toutes ces vertus, je résolus de m'appliquer plus particulièrement, pendant le cours de chaque semaine, à l'une d'entre elles, sans négliger les autres.

« Pour cela, je fis un petit livre de douze pages, portant chacune en tête le nom d'une des vertus. Je réglai chaque page en encre rouge, de manière à y établir sept colonnes, une pour chaque jour de la semaine, mettant au haut de

chacune des colonnes le nom d'un des sept jours. Je traçai ensuite douze lignes transversales, au commencement de chacune desquelles j'écrivais en abrégé le nom d'une des douze vertus. Sur cette ligne et à la colonne du jour, je faisais une petite marque d'encre pour noter les fautes que, d'après mon examen, je reconnaissais avoir commises.

« Ainsi, je pouvais faire un cours complet en douze semaines, et le recommencer quatre fois par an. De même qu'un homme qui veut nettoyer un jardin ne cherche pas à en arracher toutes les mauvaises herbes en même temps, ce qui excéderait ses moyens et ses forces, mais commence d'abord par une des plates-bandes, pour ne passer à une autre que quand il a fini le travail de la première, ainsi j'espérais goûter le plaisir encourageant de voir dans mes pages les progrès que j'aurais faits dans la vertu, par la diminution successive du nombre des marques, jusqu'à ce qu'enfin, après avoir recommencé plusieurs fois, j'eusse le bonheur de trouver mon livret tout blanc, après un examen journalier pendant douze semaines.

« Je me mis donc à exécuter ce plan. Je fus surpris de me trouver beaucoup plus rempli de défauts que je ne l'aurais imaginé; mais j'eus la satisfaction de les voir diminuer.

« Il peut être utile que mes descendants sachent que c'est à ce moyen qu'un de leurs ancêtres, aidé de la grâce de Dieu, a dû le bonheur constant de toute sa vie jusqu'à sa soixante-dix-neuvième année, dans laquelle il écrit ces pages. »

Faute avouée et réparée.

Le célèbre jurisconsulte Dumoulin¹ était également remarquable par la science, par le talent et le caractère.

Avant d'arriver à la haute célébrité que lui procurèrent ses ouvrages, Dumoulin plaidait quelquefois; mais il avait la voix aigre et peu agréable, et une élocution difficile. Aussi, un jour, le premier président de Thou², fatigué de

1. 1500-1566.

2. De Thou, premier président du parlement de Paris. Le parlement de

Paris était la première cour de judicature du royaume.

l'entendre, lui dit brusquement : « Taisez-vous; vous êtes un ignorant. »

L'ordre des avocats ressentit vivement cette injure faite à l'un de ses membres, et il fut arrêté que le bâtonnier¹, avec une députation, irait s'en plaindre au premier président. Lorsque la députation fut introduite dans le cabinet du magistrat, le bâtonnier lui dit avec la rude franchise de ce temps : « Vous avez injurié un homme plus savant que vous. — Cela est vrai, répondit sur-le-champ le premier président, trop grand pour nier sa faute, et heureux de la réparer; je ne connaissais pas tout le mérite de M^e Dumoulin, j'ai eu tort. »

Défaut reconnu et corrigé.

Alphonse IV, roi de Portugal², se livrait avec une ardeur excessive au plaisir de la chasse, et ses favoris encourageaient son goût dominant. C'est ainsi qu'il perdait dans des exercices inutiles un temps qu'il aurait dû consacrer aux affaires de l'État. Cependant sa présence devint nécessaire à Lisbonne. Il entra dans la salle du conseil avec toute l'impétuosité d'un jeune chasseur; il raconta avec beaucoup de gaieté aux conseillers rassemblés autour de lui les divers incidents qui avaient signalé les dernières journées. Quand il eut cessé de parler, un membre du conseil, respectable par ses cheveux blancs et par ses services, lui dit : « Sire, permettez-moi de vous parler avec franchise.

« Quand un simple particulier s'occupe de ses plaisirs au lieu de songer à ses affaires, il nuit à ses intérêts; lorsqu'un roi abandonne le soin de la chose publique, pour ne chercher que de vains amusements, il cause souvent la ruine de tout un peuple. Ce n'est point pour écouter des prouesses de chasseur que nous sommes réunis ici. Nous vous conjurons de consacrer désormais la plus grande partie de votre

1. On appelle ainsi le chef que les avocats se donnent annuellement.

2. Alphonse IV régna en Portugal de 1325 à 1357.

temps à l'accomplissement des devoirs que Dieu vous a imposés. La chasse et les autres divertissements n'ont droit qu'à vos moments perdus. » En entendant ces paroles hardies, Alphonse d'abord pâlit de colère; mais, triomphant de ce premier mouvement, et faisant sur lui-même un généreux effort, il reconnut la sagesse de cette remontrance.

« Vous avez raison, dit-il, je vous remercie de vos sages avis. Souvenez-vous, à dater de ce jour, que je ne suis plus Alphonse le chasseur, mais Alphonse, roi de Portugal. » Le prince remplit l'engagement qu'il venait de prendre, et devint un des souverains les plus actifs de son siècle.

Réparation honorable.

Les soldats allemands au service de Henri IV obligèrent, la veille de la bataille d'Ivry¹, Schomberg, leur colonel, d'aller demander au roi la solde qui leur était due. Henri répondit : « Comment! colonel, est-ce le fait d'un homme d'honneur de demander de l'argent quand il faut prendre des ordres pour combattre? » Schomberg se retira tout confus, et alla dévorer en silence, dans sa tente, ce reproche mortifiant. Le lendemain, lorsqu'on fut sur le point de combattre, Henri se souvint de la réponse trop dure qu'il avait faite au colonel; il courut à lui, lui dit : « Colonel, nous voici dans l'occasion; il peut se faire que j'y demeure. Il n'est pas juste que j'emporte l'honneur d'un brave soldat comme vous. Je déclare donc que je vous connais pour un homme de bien et incapable de faire une lâcheté. » En disant ces mots, il l'embrassa avec effusion. « Ah! sire, s'écria le colonel, les larmes aux yeux, en me rendant l'honneur que vous m'aviez ôté, vous m'ôtez la vie : car j'en serais indigne si je ne la sacrifiais aujourd'hui pour votre service. » Schomberg, dans ce combat, se couvrit de gloire, et périt les armes à la main.

1. En 1590. Ivry est un bourg du département de l'Eure, que l'on nomme encore Ivry-la-Bataille, il y a un autre Ivry, près de Paris.

Égarement et repentir.

Heureux celui qui conserve toujours l'innocence! Heureux encore celui qui, après l'avoir perdue, est arrivé à la vertu par le repentir!

L'évangéliste saint Jean¹, de retour de l'île de Pathmos², fut, comme il avait été auparavant, animé d'une charité divine. Il avait remarqué un jeune homme dont le front candide et pur annonçait l'innocence : « Prenez ce jeune homme sous votre protection, dit-il à l'évêque, et veillez fidèlement sur lui. »

L'évêque se chargea du jeune homme; il l'instruisit; mais, trop confiant en son pupille, il n'exerça pas sur lui une surveillance assez sévère. La liberté devint funeste au jeune homme : séduit par de douces flatteries, il n'aima plus le travail; il se laissa entraîner par de funestes illusions et par les charmes de l'indépendance. Ayant réuni ses camarades autour de lui, il s'enfonça avec eux dans la forêt et devint chef de brigands.

Saint Jean revint dans la contrée, et telle fut la première demande qu'il adressa à l'évêque : « Où est mon fils? — Il est mort! répondit l'évêque en baissant les yeux. — Quand et comment est-il mort? — Il est mort à Dieu; je ne puis le dire sans verser des larmes; il s'est fait brigand! — Où est-il? — Il est sur la montagne! — Il faut que je le voie! » s'écrie l'apôtre, et il part sur-le-champ. A peine est-il arrivé à l'entrée de la forêt, Jean tombe entre les mains des brigands; c'est ce qu'il désirait. « Conduisez-moi, dit-il, vers votre chef. » On le conduisit. A sa vue, le jeune homme interdît se détourna. « Ne fuis pas, ô jeune homme! ô mon fils! ne fuis pas ton père! Je t'ai promis au Seigneur, et je dois répondre de toi. Si tu l'exiges, je consens à sacrifier pour toi ma vie; mais t'abandonner, c'est ce que je ne puis. J'ai eu confiance en toi; je te dois à Dieu, je réponds de toi sur mon âme. »

Versant des pleurs, le jeune homme se précipite au cou

1. L'un des douze apôtres, surnommé le Disciple bien-aimé, mort en 101.

2. Sur la côte d'Asie. C'est là que saint Jean fut exilé et écrivit l'Apocalypse.

du vieillard; il reste muet et immobile, et pour toute réponse des torrents de larmes ruissellent de ses yeux. L'apôtre embrasse avec tendresse son fils qui se repent et qui lui est rendu. Il l'emmène loin de la montagne, et purifie son cœur par de douces et saintes paroles.

Toujours intimement unis, ils passèrent ensemble de longues années, et le jeune homme devint digne que l'apôtre épanchât son âme tout entière dans son sein.

Crime et expiation.

[1809.]

Entre Arezzo et Florence, au milieu des Apennins, s'élève la célèbre abbaye de Vallombreuse, qu'entourent d'é-



paisses forêts de noirs sapins. A une grande hauteur au-dessus de l'abbaye, se trouve un ermitage d'où l'on jouit d'une vue immense qui s'étend d'un côté jusqu'à la Méditerranée, et de l'autre jusqu'au golfe Adriatique.

Dans cet ermitage, habite un solitaire qui y passe toute l'année dans les exercices de la plus austère pénitence. Il a un petit jardin; une source abondante jaillit du sommet d'un rocher et lui sert à arroser des légumes et des fleurs. Mais les neiges qui s'accumulent de bonne heure dans les gorges resserrées des Apennins rendent tous les chemins de l'abbaye impraticables; alors l'er-

mite reste plusieurs mois comme enfoui dans cette retraite profonde sans aucune communication avec les vivants.

Un soir, deux voyageurs, surpris par l'orage au milieu de leurs courses dans les montagnes, se virent forcés de chercher un abri à l'ermitage. C'était un artiste français avec un Italien de ses amis. Ils agitent vivement la cloche. L'ermite s'empresse d'ouvrir. Il fait du feu pour les sécher et leur offre quelques grossières provisions, que la faim leur fait trouver excellentes.

Le lieu était sombre et tirait à peine un peu de jour d'une lucarne élevée. La tête de l'ermite, éclairée seulement par la flamme du foyer, avait un caractère si énergique et si pittoresque, que l'artiste eut le désir d'en tirer une esquisse.

Ce ne fut pas sans peine que le solitaire se décida à laisser faire son portrait. Enfin il y consentit : il prit la position qui lui était habituelle, c'est-à-dire le corps un peu courbé, les mains jointes sur son chapelet, et sa physionomie exprima alors le calme et le recueillement convenables à un pieux solitaire. Mais bientôt la conversation étant tombée sur la guerre qui désolait alors le nord de l'Italie, sa tête se releva, ses yeux s'animent, et l'ami de l'artiste français, reconnaissant avec stupéfaction sous le capuchon d'un anachorète un homme d'un rang élevé qui, dans un moment de violence, avait autrefois commis un meurtre, ne put retenir un cri.

« Je vois que vous me reconnaissez, dit l'ermite. Vous voyez un grand coupable. La justice humaine m'a épargné; mais je n'en ai pas moins eu horreur de mon crime, et le remords allait me jeter dans le désespoir, quand la religion m'a ouvert ses bras et m'a sauvé. J'ai distribué toute ma fortune à des établissements de charité, et je suis venu m'ensevelir dans ce désert, où je vis du travail de mes mains. J'offre à Dieu mon repentir, et j'espère en sa miséricorde. »

ÉMULATION.

Quelque rapport qu'il paraisse de la jalousie à l'émulation, il y a entre elles le même éloignement que celui qui se trouve entre le vice et la vertu. (LA BRUYÈRE.)